

Fanon en Amérique

John Edgar Wideman, *Le projet Fanon*, Gallimard, 2013, 347 p.

Marie Parent

Number 302, Winter 2014

Rétro, les classes sociales ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70546ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Parent, M. (2014). Review of [Fanon en Amérique / John Edgar Wideman, *Le projet Fanon*, Gallimard, 2013, 347 p.] *Liberté*, (302), 51–51.

Fanon en Amérique

Rater une biographie pour faire de la littérature.

MARIE PARENT

EN 1961, SARTRE ÉCRIT que le « Tiers Monde se découvre et se parle par la voix de Frantz Fanon ». Un tiers-monde qui s'étend jusque dans les banlieues noires des États-Unis, où la voix du psychiatre et intellectuel martiniquais résonne aujourd'hui à travers celle de John Edgar Wideman. L'écrivain afro-américain, fasciné par Fanon depuis sa lecture des *Damnés de la terre*, écrit moins sur Fanon qu'à Fanon, autour de lui et de son projet révolutionnaire. Exposant comment la domination s'inscrit dans la langue et le corps, Wideman

John Edgar Wideman, *Le projet Fanon*, Gallimard, 2013, 347 p.

s'attaque aux mêmes cibles que son idole, bien que la manière soit absolument différente.

Le projet Fanon est une œuvre ludique, au rythme brisé par d'innombrables digressions. C'est que « Fanon résiste à l'invention ». Détournant les codes de la biographie conventionnelle, Wideman met en scène son échec à devenir Fanon. S'il s'amuse à pénétrer la conscience du psychiatre, à reconstituer le flux de ses pensées dans les moments charnières de sa vie, Wideman s'emploie surtout à montrer les failles de son entreprise. Par l'intermédiaire de

son double, Thomas, écrivain travaillant à un scénario de film sur Fanon, il réfléchit sur les limites de la fiction, sur son processus de création, sur la musique que doit faire entendre son écriture. Wideman relève cet ambitieux pari en créant une langue qui n'est réductible à aucune autre, la « langue des nègres », la langue de Homewood, le quartier de Pittsburgh où il a grandi – et voilà pourquoi la lecture en traduction s'avère frustrante. Comme dans un collage où toutes les images seraient mises sur le même plan, sans perspective, l'écrivain « fourre tout, tout un chacun, tous les temps dans le présent, dans un flot de paroles intimes et immédiates », nous donnant à lire une prose bouillonnante, marquée par l'urgence de faire parler les siens.

Les mécanismes du système colonial, ceux-là mêmes qui sont démontés par Fanon dans ses écrits, peuvent être observés dans la description que Wideman fait de Homewood, où réside toujours sa mère. Il emprunte le regard et la voix de la vieille femme, perchée sur son balcon au sixième étage

d'un hospice public. Le quartier ressemble à ces villes de colonisés que dépeint Fanon : « [...] lieu mal famé, peuplé d'hommes mal

Le projet Fanon est une œuvre ludique, au rythme brisé par d'innombrables digressions.

famés. On y naît n'importe où, n'importe comment. On y meurt n'importe où, de n'importe quoi. » On y meurt surtout de la violence que les opprimés subissent ou retournent contre eux-mêmes. D'Emmett Till à Trayvon Martin, l'actualité nous le rappelle sans cesse : être un jeune Noir dans les rues d'Amérique est mauvais pour la santé. À défaut de « faire sauter le monde colonial », comme le réclamait Fanon, John Edgar Wideman rend à la langue toute sa puissance et aux morts l'humanité qu'on leur a déniée de leur vivant. **L**

Vieille modernité

Céline Minard abâtardit l'histoire de France.

JULIEN LEFORT-FAVREAU

AU RAYON des curiosités littéraires, *Bastard Battle* de Céline Minard occupe une place de choix. Ce texte, d'abord paru en 2008, gagnant du prix Wepler-La Poste (sur lequel siège un facteur et un prisonnier !), refait maintenant surface aux éditions Tristram. Se basant sur des faits réels, Minard raconte la prise d'assaut de Chaumont en 1437, à la fin de la guerre de Cent Ans. C'est par le témoignage de Denysot-le-clerc dit le Hachis dit Spencer Fine que l'on prend connaissance de l'histoire d'un groupe de mercenaires

Céline Minard, *Bastard Battle*, Tristram, 2013 [2008], 113 p.

dirigé par une femme venue d'Asie, Vipère-d'une-toise, qui, à l'aide de ses techniques originales de combat, parviendra à libérer la ville fortifiée.

On le comprend, *Bastard Battle* est un roman qui prend assurément le parti de l'impureté. En effet, Minard mixe les faits historiques en y intégrant des éléments de fiction, transformant son roman historique en scénario de film de kung-fu ou de cowboys. Toutefois, ce qui pourrait apparaître comme une coquetterie un peu branchée révèle plutôt une authentique volonté de

s'approprier les matériaux historiques avec souveraineté. Ainsi, la langue de *Bastard Battle* est elle aussi hybride, prenant la forme d'un faux moyen français mâtiné d'anglais et de japonais (« Tout couvert d'emplâtres mais gigo-lant, il courut se jeter dans les braz d'Akira en l'appelant Senseï ! Senseï ! »), souvent joyeusement anachronique (« tragédie jeskpi-rienne ! »). Il faut d'ailleurs savoir que les mercenaires du milieu du quinzième siècle, les coquillards, parlaient entre eux un langage codé composé de différentes langues européennes. Le choix esthétique de Minard est donc motivé par une connaissance de l'histoire et une conscience de l'histoire de la langue. Cette langue provoque chez le lecteur un malaise, alors qu'elle lui semble à la fois familière et étrangère, le faisant sans cesse douter de sa compréhension du texte.

Dans ce tout petit livre d'une centaine de pages, Minard parvient d'abord à déjouer les écueils de la fiction historique qui, souvent, par rigueur, s'engluie dans

des descriptions dont le lecteur se fiche à peu près éperdument. En effet, *Bastard Battle* file à toute vitesse, ce qui lui confère humour et agilité. Certains critiques à la formule facile ont trouvé des similitudes avec *Kill Bill* ! Si la comparaison tient la route d'un point de vue cosmétique, il faut bien voir que la représentation des batailles dévoile ici la profonde violence du passé, ce qui a peu à voir avec l'ironie moqueuse d'un Tarantino. De plus, Minard ne donne pas dans la citation postmoderne ; la revisite de l'histoire est pour elle l'occasion de créer des formes. La vigueur de l'invention formelle et langagière de Minard fait assurément d'elle l'une des jeunes voix à surveiller dans cette littérature française contemporaine qui n'a souvent de contemporaine que le nom. Ce petit roman anachronique est résolument moderne. **L**